



Épisode 14 Saison 2 : La *tricherie* d'Hannah Arendt

Bonjour et bienvenue dans le podcast de Simone et les philosophes. Après une pause de quelques semaines, le temps de transiter d'une année vers une autre, d'une habitation vers une autre, et d'entamer de sérieux aménagements sur le site simoneetlesphilosophes.fr, je suis heureuse de vous annoncer la reprise de la saison 2 du podcast.

Chaque mercredi, je vous proposerai un regard féministe sur un sujet philosophique. Et aujourd'hui, j'ai envie de partager avec vous un texte d'Hannah Arendt, extrait d'une lettre qu'elle avait adressée à son grand ami Karl Jaspers, en novembre 1961. Je l'avais rapidement évoqué lors du premier épisode de cette saison 2 (que je vous invite à réécouter), mais je cherchais encore l'extrait dans sa langue originale. Et ça y est, je l'ai trouvé !

Pour tout vous dire, cela n'a pas été simple et c'est l'occasion pour moi de remercier les personnes qui co-financent mes activités de recherche et de production, à travers leur adhésion au Club de Simone et à travers la forme de mécénat mise en place par les participant·e·s de mon séminaire. C'est dans ce séminaire que j'ai mentionné cet extrait méconnu d'Arendt pour la première fois.

Pourquoi se donner la peine de pister cet extrait sur lequel j'étais tombée par hasard et sur lequel j'avais peu d'informations ? Pourquoi enquiquiner des contacts, puis passer des heures à reconstituer cet extrait en allemand ? D'abord, parce qu'Arendt accordait une grande importance aux mots. Même dans une correspondance, les mots qu'elle a choisis pour désigner son mensonge ne sont évidemment pas anodins.

Ensuite, parce que j'ai été bouleversée par cet extrait dont la signification rejoint le projet même de Simone et les philosophes : comprendre la domination intellectuelle que subissent les femmes et s'en émanciper. J'avais toujours pensé qu'Arendt - reconnue publiquement pour sa philosophie et son intelligence - avait dû échapper à **ce jeu mensonger qui définit à mes yeux de façon normative la condition des femmes : l'injonction à la bêtise**. Simuler un minimum d'idiotie pour ne pas déplaire, c'est ce qu'on apprend à faire dès l'adolescence. Se faire un peu plus docile, un peu moins perspicace, un peu moins philosophe qu'on ne le serait si on n'avait pas intérêt à se retenir. **Nous apprenons la féminité en apprenant à dissimuler voire à inhiber notre esprit. Jouer un double jeu devient donc vital pour rester sociable sans renoncer tout à fait à soi : continuer à penser, mais en cachette.**

Cette hypothèse que l'on pourra trouver sotte, comme il se doit, j'ose la soutenir parce qu'outre des années d'observation et de pratique, j'en ai trouvé l'écho dans les confidences d'au moins deux penseuses : Virginia Woolf dans le texte dont je vous parlais dans l'épisode 5. Et Hannah Arendt dans ce bref extrait que je vous propose de regarder de près ensemble. **Voyons donc comment la philosophe Hannah Arendt avoue avoir joué ce double jeu dont je vous parle, auprès de celui qui fut son professeur de philosophie et son proche ami, Martin Heidegger.**

Musique

En 1961, Hannah Arendt a 55 ans. Elle a récemment publié la *Condition de l'homme moderne*, ouvrage qu'elle a envoyé à Heidegger alors âgé de 72 ans. 10 ans auparavant, elle avait publié son célèbre et important ouvrage *Les origines du totalitarisme*. Elle a écrit de nombreux essais, dont 6 qui seront rassemblés en 1961 dans *La Crise de la culture*. Bref, en 1961, Arendt est publiquement reconnue aux États-Unis où elle a émigré. Elle y est reconnue comme une penseuse hors pair, apportant des éclairages précieux sur le monde contemporain.

Malgré les aléas de l'histoire et l'éloignement géographique, l'amitié qu'elle entretenait avec Heidegger avait plutôt bien duré. Mais en 1961, Heidegger a manifesté une hostilité sans précédent et a cessé de lui donner de ses nouvelles. Pour quelle raison ? Voici ce qu'Arendt confie à son autre ami philosophe de très longue date, Karl Jaspers. Je vous lis le passage en français, dans une traduction d'Eliane Kaufholz-Messmer que j'ai légèrement modifiée :

Mon explication - si l'on exclut l'éventualité de quelque ragot - c'est que je lui ai envoyé pour la première fois un de mes livres l'hiver dernier, *Vita activa*. Je sais qu'il lui était insupportable que mon nom apparaisse en public, que j'écrive des livres, etc. Toute ma vie, j'ai pour ainsi dire triché avec lui, j'ai toujours fait comme si tout cela n'existait pas et comme si je ne savais pas compter jusqu'à trois, à moins qu'il ne s'agît de l'interprétation de ses propres œuvres ; dans ce cas il était toujours très heureux que je sache compter jusqu'à trois et parfois même jusqu'à quatre. Et puis cette tricherie m'est soudainement devenue ennuyeuse, et j'ai aussitôt pris un coup sur le nez. Pendant un moment, j'ai été très fâchée, mais je ne le suis plus du tout. Je suis plutôt d'avis que je l'ai quelque part mérité, aussi bien parce que j'ai triché que parce que j'ai soudainement cessé ce jeu.

Dans ce passage, il me semble qu'Arendt avoue deux choses importantes. D'une part, elle reconnaît avoir masqué son inventivité intellectuelle, c'est-à-dire sa capacité à penser par elle-même. Le terme qu'il m'importait de retrouver en allemand est le mot qui, dans la publication en français, a été traduit par « triché ». Il s'agit du verbe *schwindeln*. C'est un verbe de registre plutôt familier qui signifie *mentir, raconter des bobards, tricher*. Le terme français est donc approprié et souligne ce double jeu de dissimulation consciente. Il s'agissait pour Arendt de se comporter avec Heidegger de la façon que celui-ci pouvait tolérer, c'est-à-dire en simulant une bien moindre intelligence. Sauf lorsque son intelligence était requise pour donner de l'importance aux œuvres du maître....

Le second aveu est peut-être davantage surprenant : elle dit mériter la réaction de rejet de Heidegger puisqu'elle lui a fait croire qu'elle était conforme à ce qu'il projetait. Une fois démasquée comme philosophe, comme son *alter ego*, il était logique qu'il ne la tolère plus.

Si l'on jette sur ce second aveu la sévérité avec laquelle on juge ordinairement les penseuses, on y verra une forme d'assujettissement à la norme : elle se jugerait coupable à l'aune de la norme qu'elle aurait parfaitement intériorisée. On aime bien chercher les faiblesses psychologiques chez les femmes ! Mais je ne crois pas que ce soit le sens de son propos. Le verbe allemand qui est traduit ici par « mériter » est *verdienen*, qui signifie littéralement gagner au sens où l'on gagne de l'argent, un salaire, un échelon. Il me semble plutôt qu'elle évalue de façon non morale la situation, c'est-à-dire de façon strictement logique : il est cohérent qu'Heidegger la rejette au moment où elle lui met sous les yeux ce qui lui est insupportable de voir, l'oeuvre complexe et perspicace d'Arendt. Elle ne voit de faute ni dans son mensonge, ni dans la rupture de ce mensonge. **Elle fait ce qui singularise si bien le travail de sa pensée : regarder la condition humaine avec des yeux grands ouverts, sans s'y résigner.**

Pour conclure cet épisode, et je pense qu'on ira plus loin sur Arendt à l'occasion d'un Book Club de Simone, j'attire votre attention sur le double jeu qui est le motif du mensonge d'Arendt. C'est le double jeu patriarcal, ici joué par Heidegger.

Contrairement à un raccourci qu'on prend trop souvent, le biais patriarcal n'est pas de croire que les femmes ne pensent pas ou pensent moins bien. Ce n'est pas si simpliste. Car alors l'intelligence de la femme ne serait pas regardée comme une menace, comme un motif de rejet.

Le biais patriarcal, c'est d'exiger le respect d'une hiérarchisation des esprits, en vertu de laquelle celui qui domine doit être regardé comme plus sage que les autres, entre autres ici, les femmes. **L'intelligence ou la sagesse d'une femme est regardée comme une provocation qu'il faut désamorcer par l'humiliation, la correction systématique ou le rejet.** Arendt dit bien : « Je sais qu'il lui était insupportable (*unerträglich*) que mon nom apparaisse en public, que j'écrive des livres, etc. ». Ce qui est vexant n'est pas qu'une femme pense, c'est qu'elle ait fasse savoir qu'elle pense. Cela lui était insupportable.

Et sans être Hannah Arendt, je crois que nous sommes nombreuses à avoir constaté que, dans notre société patriarcale, si on réduit si souvent les femmes au silence, si on

les interrompt, si on les corrige avant de les écouter, **ce n'est pas parce qu'on les juge bêtes, c'est parce qu'on refuse qu'elles ne le soient pas**. On refuse qu'elles n'aient pas besoin des explications viriles avec lesquelles on les assomme. C'est un biais patriarcal dont on gagnerait à se débarrasser, toutes et tous, vous ne croyez pas ?

Musique

Si cet épisode vous a plu, n'hésitez pas à vous abonner au podcast, à lui donner 5 étoiles sur la plateforme audio de votre choix et à me laisser votre commentaire. Cela aidera d'autres personnes à découvrir Simone et les philosophes ! Et si vous voulez recevoir ma newsletter, elle est gratuite, il suffit de vous y inscrire sur simoneetlesphilosophes.fr dans la rubrique Adhérer au Club. Vous y trouverez aussi les infos pour participer aux rencontres et accéder à tous les contenus du site en devenant adhérente.

Un immense merci à [Geoffroy Montel](#) qui continue de veiller sur la qualité du podcast en le masterisant, et à [Macha Gharibian](#) qui soutient Simone et les philosophes en me laissant utiliser sa magnifique musique !

Je vous souhaite de déjouer le plus possible le biais patriarcal, quitte à tricher ! Et vous dis à la semaine prochaine !